



STÉPHANE TAMAILLON

LA TEAM SHERLOCK

LE MYSTÈRE MORIARTY



SEUIL

LA TEAM
SHERLOCK
LE MYSTÈRE MORIARTY

Stéphane Tamaillon

LA TEAM
SHERLOCK
LE MYSTÈRE MORIARTY

SEUIL

Du même auteur,
aux éditions du Seuil Jeunesse :

Dans les griffes du Klan
2009

Kroko
2010

L'Ultramonde, tome 1 : Les Trois Pierres du Fâark
2015

L'Ultramonde, tome 2 : Les Dérailleurs
2016

Illustration de couverture : Alban Marilleau

© Éditions du Seuil, 2017
ISBN : 979-10-235-0897-0

www.seuiljeunesse.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

À Arthur Conan Doyle.

*Merci à Daniel Henocq
et à Xavier Mauméjean pour leur aide précieuse,
ainsi qu'à Thomas Leclere pour sa confiance.*

1

Le regard fantôme

Jakob Schneider remonta les draps sur sa poitrine et poussa un long soupir. Cela faisait des heures qu'il s'efforçait de trouver le sommeil, sans y parvenir. Il essaya de se détendre et de penser à des choses agréables, comme ce séjour passé en Italie avec sa mère pendant les vacances d'été, ou encore à la tête trop rigolote de Peluche, son lapin nain, quand il grignotait une feuille de salade. Mais, rien n'y faisait ! Morphée se jouait de lui. Fatigué, somnolent, mais incapable de s'engager sur le chemin du royaume des rêves, Jakob se retourna sur le ventre, se recroquevilla en chien de fusil, puis roula d'un bout à l'autre du lit, avant de finir par en tomber lourdement. Il atterrit sur le parquet dans un grand

bruit sourd. Heureusement pour lui, seulement quelques centimètres séparaient le matelas du sol. Maintenant, c'était sûr, il n'était pas près de s'endormir.

Jakob escalada le lit en grommelant et s'assit en tailleur par-dessus les couvertures. Ses cheveux étaient trempés et sa veste de pyjama adhérait à son dos comme une seconde peau. Il épongea la pellicule de sueur qui maculait son front. L'été avait beau vivre ses derniers instants, une chaleur étouffante pesait sur la chambre et le garçon éprouva un élan de reconnaissance envers la petite brise tiède qui filtrait par la fenêtre entrouverte. Sur la table de chevet, l'écran de sa montre affichait **2 : 01** en chiffres lumineux. Encore quatre heures, et la sonnerie du lever retentirait dans le dortoir, claironnant le début d'une nouvelle journée. La première de l'année scolaire, mais aussi celle d'une toute nouvelle vie. Jakob jeta un coup d'œil au lit voisin, pour l'instant vide. Jamais depuis sa naissance le garçon n'avait eu à partager sa chambre. Ce sont ses parents qui avaient insisté pour l'inscrire en internat à l'école internationale de Comte-de-Phénix à l'occasion de son entrée en sixième, mais il était très difficile pour Jakob de

couper le cordon. Il avait pleuré, crié, menacé de fuguer ou pire (il ne le pensait pas, bien sûr), mais ses parents n'avaient pas cédé. Et voilà qu'il se retrouvait ici, à Meiringen, à presque deux cent cinquante kilomètres de chez lui, seul, alors que la plupart de ses futurs camarades n'arriveraient qu'au matin pour le premier jour de classe. Jakob écrasa une larme, qui roula rejoindre les perles de transpiration sur ses joues. Il se sentait à deux doigts de fondre en sanglots.

Il passa en revue les murs nus et tristes de la petite chambre qui allait être la sienne durant les prochains mois, repensant avec nostalgie aux posters colorés qui décoraient celle, beaucoup plus spacieuse (elle mesurait au moins le triple), qu'il occupait dans sa maison à lui. Puis, il laissa son regard dériver vers la forme sombre de sa valise au pied du lit. Mais, oui ! Il fallait partir, là, tout de suite ! Prendre un taxi ! La voiture le ramènerait en quelques heures à Genève. En apprenant sa fugue, sa mère n'aurait pas le cœur de le renvoyer dans cet affreux lycée. N'est-ce pas ?

Un raclement retentit dans le couloir, juste de l'autre côté de la porte de la chambre. Il tendit l'oreille. Le son évoquait celui d'un râteau

grattant le sol pour ramasser des feuilles mortes, chose hautement improbable à l'intérieur d'un dortoir. Le bruit dura à peine quelques secondes (*Grat ! Grat ! Graaaat !*), puis cessa aussi brusquement qu'il avait commencé. Jakob attendit en silence. Il n'eut pas longtemps à patienter. Le grattement se répéta presque immédiatement, si proche qu'il lui semblait à présent venir de l'intérieur de la chambre. Soudain, le halo jaune pâle d'une lampe torche fusa sous la porte. Intrigué, Jakob quitta la sûreté de son lit. Il actionna prudemment la poignée. Les gonds émirent un léger couinement. Aussitôt, le raclement s'interrompit.

— Il... Il y a quelqu'un ?

Le couloir était entièrement plongé dans les ténèbres. Jakob passa la tête par l'ouverture. Aucun danger ne semblant se dessiner à l'horizon, il osa s'aventurer à l'extérieur. Il ne faisait guère plus frais dans le couloir, mais un frisson lui parcourut pourtant l'échine. Bientôt, ses yeux s'habituerent à l'obscurité. Cette partie du dortoir comprenait (il compta les portes) quatre autres chambres en plus de la sienne. Un peu plus loin, le couloir en rejoignait d'autres, formant un croisement en T, qui conduisait certainement à de nouveaux couloirs où s'alignaient de nouvelles chambres.

Mais pas de lampe torche à l'horizon. Un surveillant avait-il été chargé de veiller à la bonne extinction des feux ? À quoi bon inspecter un dortoir pratiquement vide ? Cette nuit-là, les lieux ne devaient pas accueillir plus d'une dizaine de pensionnaires pour les quelque cinq cents places (c'était ce qu'il avait lu sur la brochure de l'établissement) que comptait l'internat.

Jakob en était là de ses réflexions quand un trait lumineux fendit les ténèbres. D'instinct, il se plaqua contre le mur. Une silhouette apparut au bout du couloir, voûtée sur une canne, qu'elle faisait racler contre le sol (*Graaaaaaat*). Dans son autre main, l'homme tenait une lampe torche dont le faisceau tressautait à chacun de ses pas. Il claudiqua avec lenteur sur toute la largeur du carrefour, avant de disparaître dans une partie différente du dortoir. Jakob poussa un soupir de soulagement. Il avait croisé un peu plus tôt le vieillard, tandis qu'un des enseignants du lycée, un professeur de sciences, le guidait jusqu'à sa chambre. Le type s'était contenté de le toiser de la tête aux pieds d'un œil mauvais sans même répondre à son bonsoir. D'après le prof, le vieux grincheux était le bibliothécaire. Vu l'amabilité

du bonhomme, Jakob préférait ne pas avoir à lui expliquer pourquoi il se baladait dans les couloirs à cette heure de la nuit.

Finalement, fuguer ne le tentait plus tellement. L'idée de traverser l'immense lycée, puis d'affronter l'obscurité et l'inconnu réduisait à néant ses velléités d'aventure. Il s'apprêtait à regagner sa chambre et la tiédeur rassurante de son lit, lorsqu'il posa le pied sur une matière humide et spongieuse. Intrigué autant que dégoûté, il s'agenouilla et trempa un index prudent dans la substance visqueuse, dont la consistance évoquait celle de la boue. Jakob leva la main à hauteur de ses yeux. Une tourbe verdâtre engluait le bout de son doigt.

— Beurk, c'est crado !

Il s'essuya sur sa veste de pyjama, y dessinant une traînée sombre. C'est alors qu'un souffle glacé le saisit tout entier. Dans le couloir, la température avait brusquement chuté de plusieurs dizaines de degrés. Il y régnait désormais un froid polaire. Jakob exhala un nuage de vapeur, qui s'éleva doucement dans les airs. La volute se délita en filaments volatiles. Jakob continua à fixer l'endroit où elle s'était évaporée. Des yeux venaient d'y apparaître. Des yeux sans visage, sans tête, sans

corps. Deux pupilles brûlantes, qui flottaient dans le vide et le scrutaient avec avidité. Jakob voulut crier, mais ses cordes vocales refusèrent de répondre à sa demande. Sa gorge éructa un gargouillis étranglé, tandis que les yeux se rapprochaient inexorablement de lui. Dans le cerveau échauffé de Jakob, les images se bouscullaient. Il pensa à sa mère, à Peluche, son lapin, à sa maison à Genève et à combien il aurait aimé se trouver là-bas plutôt qu'ici. Puis, le regard fantôme se planta dans le sien et il ne pensa plus à rien.

2

La rentrée des classes

L'auto-car roulait à vive allure sur une route au dessin sinueux. À travers les vitres défilait un paysage forestier. Le chauffeur conduisait de manière sportive, mettant à rude épreuve les estomacs les plus fragiles. Cela n'affectait pas vraiment Celandine. Insensible aux remous et aux soubresauts imposés par le véhicule, elle étudiait attentivement la brochure posée sur ses genoux. En première page du fascicule sur papier glacé figurait une photo de l'école de Comte-de-Phénix. Avec son haut bâtiment central et deux vastes ailes pour l'encadrer, l'établissement avait fière allure. Édifié au sommet d'une colline, il dominait toute la vallée. Les habitants de la région de Meiringen le surnommaient « le petit Versailles ».

Son architecture naviguait entre baroque et classique et on imaginait sans peine Louis XIV et sa cour déambulant dans les allées de ses jardins à la française.

D'après le livret, l'école avait ouvert ses portes en 1765. La Suisse, qui portait alors le nom de Confédération des XIII cantons, connaissait un développement scientifique sans précédent sous l'influence des protestants français. Cette école était à l'origine un haut lieu d'étude, riche de milliers de livres et adepte des méthodes expérimentales. Elle gagna rapidement la réputation de « nouvelle bibliothèque d'Alexandrie ». L'endroit attirait les plus grands esprits de l'époque, tous venus y étudier et approfondir leurs travaux dans des domaines aussi variés que la géométrie, l'optique, la chimie, l'astronomie ou encore la philosophie.

Sa construction avait été financée par un donateur anonyme dont l'Histoire n'avait retenu que le pseudonyme : le comte de Phénix. Les lieux avaient été baptisés en hommage à ce généreux mécène. Au cours des deux derniers siècles, les plus illustres historiens s'étaient échinés à découvrir qui pouvait bien se cacher derrière ce flamboyant

surnom. Mais, aujourd'hui encore, le mystère demeurait entier.

À présent, l'école de Comte-de-Phénix était le plus réputé des lycées internationaux, et de nombreux parents faisaient des pieds et des mains pour y inscrire leurs enfants.

Le bus aborda un ultime virage, abandonnant derrière lui plusieurs hectares de bois noirs. Après avoir remonté une allée impeccablement gravillonnée, il franchit les grilles de l'école et vint se ranger devant le porche de la bâtisse principale. Les portes s'ouvrirent en chuintant et un flot d'élèves se déversa dans une immense cour où s'ébrouaient déjà mille de leurs camarades.

Celandine descendit la dernière.

Un murmure lointain se faisait entendre, une sorte de grondement constant qui parvenait presque à couvrir le chahut d'un millier de lycéens.

— Tu te demandes ce que c'est que ce bruit, hein ? dit une voix derrière elle.

Celandine fit volte-face. Une jeune Asiatique d'à peu près le même âge qu'elle était appuyée avec nonchalance contre le bus. Elle portait un perfecto de cuir noir assorti à ses cheveux de jais coiffés en un carré court et asymétrique strié d'une

mèche pourpre. Son jean slim déchiré aux genoux était roulé au-dessus des chevilles pour mettre en valeur des Doc Martens d'un violet éclatant, et un anneau d'argent étincelait à son arcade.

— Il paraît que tout le monde se pose la même question la première fois, continua l'inconnue.

« Pour info, c'est une cascade de deux cent cinquante mètres de haut qui fait ce raffut. Les chutes d'eau de Reichenbach se trouvent à moins de deux kilomètres d'ici, Ginger.

— Je ne m'appelle pas Ging... Oh !

Celandine venait de comprendre. « Ginger » : rouquine, en anglais. Elle recoiffa machinalement son épaisse tignasse bouclée, dégageant son front couvert de taches de son.

La petite Asiatique la dévisageait avec impertinence. Elle dut lutter contre son naturel timide pour oser la corriger. Elle lui tendit une paume ouverte.

— Mon nom c'est Celandine.

La brunette lui serra la main sans hésitation. Elle avait une sacrée poigne pour une fille aussi fluette.

— Haruko...

— C'est japonais ?

— Yep ! Mon père est le directeur général du département helvétique de la société Nokatoma.

— Wow ! La célèbre entreprise spécialisée dans le high-tech ?

— C'est ça, téléphonie, ordi, jeux vidéo et tout le toutim. À cause de son travail, Chichi¹ voyage beaucoup.

Celandine soupira.

— J'ai l'impression qu'on est logées à la même enseigne.

— Ton père aussi est un businessman² ?

— Pas exactement, non. Il est chef d'orchestre, et maman premier violon. Là, ils sont à Vienne pour donner un concert à l'opéra.

Haruko lui passa un bras par-dessus l'épaule et l'entraîna en direction du porche où les élèves se pressaient pour pénétrer à l'intérieur de l'école.

— Ah ! Les joies de la famille ! Allez, viens, l'assemblée des « première année » va commencer.

Deux cents gamins de sixième avaient été réunis dans un vaste amphithéâtre. Comme le reste de l'école, l'endroit exhalait un parfum d'ancien régime.

1. Papa.

2. Homme d'affaires.

autrefois parlée en Inde ancienne. Les historiens sont persuadés que ce texte n'existe pas, même si nombreux sont ceux qui se sont lancés à sa recherche. D'après la légende, il aurait été rédigé de la main même du dieu.

— OK, ça semble plutôt rare comme machin, mais qu'est-ce qu'il a de si particulier ce dieu ?

Watson prit un air grave.

— Māra est le dieu de la mort et son testament contient des secrets qui, s'ils échoyaient aux mauvaises personnes, pourraient menacer l'équilibre de notre monde.

Celandine et Haruko échangèrent un bref regard. La lueur dans leurs yeux les trahissait. Même si la disparition du cylindre était une véritable catastrophe, secrètement, elles ne pouvaient s'empêcher de se réjouir.

Un nouveau mystère à élucider pour la « Team Sherlock » !

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : CPI France
Dépôt légal : août 2017
N° 135694-1 (000000)

Imprimé en France